

3°) Evolution Economique et Sociale d'un Bourg Rural

du Revermont : Ceyzériat de 1830 à nos jours.

par Bernard BEREIZIAT

Mémoire de maitrise soutenu le 23 Juin 1970

Jury : M. Pierre LEON, M. Gilbert GARRIER.

Ceyzériat est une coquette cité au pied du Revermont, à la limite exacte de la Bresse et du Jura ; c'est également l'une des plus vieilles villes de cette région. Chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Bourg en Bresse, la commune possède un passé riche et varié, une histoire économique et sociale d'une originalité incontestable. En effet, pendant fort longtemps, elle a vécu de sa culture principale : la vigne. Or, au cours du XIXe siècle, une évolution s'amorce dans le domaine économique et, par suite, dans le domaine social. Ployant sous les

coups répétés des maladies et de la concurrence, la vigne cède le pas à l'élevage, et le village doit ainsi progressivement abandonner ce qui était, de tout temps, sa raison de vivre. La structure de la société ne manque pas d'être bouleversée, tant par un exode inévitable, que par le désintéressement progressif des classes bourgeoises pour des terres qui ne rapportent plus. Mais on peut être surpris aujourd'hui de constater que la commune bénéficie d'un certain dynamisme, attesté par la présence de diverses petites industries et d'une population qui ne cesse de croître. Prospérité apparente ou profonde réalité économique ? Quoiqu'il en soit Ceyzériat a connu, en l'espace d'un siècle et demi, une évolution considérable et originale. Autant de raisons qui ont fait choisir cette commune comme cadre d'une étude économique et sociale.

Les documents qui se sont révélés indispensables sont nombreux et nous ne présentons ici que les catégories principales, la base même de l'étude. Bien sûr, pour l'utilisation de chacune d'entre elles, un grand nombre de difficultés se sont présentées : imprécision, accès difficile, absence, maniabilité et interprétation malaisées.

L'Etat-Civil contenant les déclarations de naissances, mariages, décès, n'a pas posé de problème autre que celui de la lenteur du dépouillement.

Les recensements, donnent des renseignements extrêmement nombreux. Les statistiques professionnelles sont malheureusement extrêmement imprécises, en ce qui concerne les personnes adonnées à la culture de la terre.

Les divers documents cadastraux, qu'il s'agisse des plus anciens, ceux de 1829, ceux de 1914, ou les plus récents refaits en 1962. Les plus vieilles matrices sont de véritables grimoires et ne facilitent guère un dépouillement souvent lent et fastidieux.

Les statistiques agricoles : statistiques annuelles et enquêtes décennales, dans la mesure où elles étaient conservées. En effet, il n'a guère été possible que d'employer les statistiques annuelles ; fort heureusement elles se sont révélées tout à fait utilisables.

Enfin des documents plus secondaires comme les registres de délibérations du Conseil Municipal, de la fromagerie ont permis d'illustrer abondamment les faits découverts grâce aux autres sources.

Le dépouillement de toutes ces sources a permis de constater que, jusque vers 1870 - 1880, la commune ne connaît pas de grands changements dans sa vie. C'est dans cette période, antérieure aux crises, qu'on peut le mieux saisir ce qu'était l'aspect de ce bourg rural. C'est l'objet de la première partie qui tente, au travers des structures démographiques, de la propriété du sol, des activités économiques, des structures socio-professionnelles et de la composition des fortunes, de définir le plus complètement possible la vie de la commune.

Le village présente le visage d'un bourg rural pauvre : les cultivateurs, qui composent l'essentiel de la société, sont, depuis longtemps, de petits propriétaires sans aisance, qui, outre leur modeste lopin de terre, cultivent, à mi-fruits, les vignes des propriétaires bourgeois. Ces derniers sont possessionnés dans la région depuis des siècles, et le vignoble est leur principale source de revenu. Au début de la période qui nous intéresse, la vigne est, en effet, la seule activité spéculative du pays. La polyculture nourrit à peu près son homme et le cultivateur cherche, avant tout, à produire ce dont il a besoin. Il n'en fait pas une source de profit. De même, l'élevage n'est qu'un complément indispensable, en tant que producteur d'engrais et force de traction. Ainsi, un certain équilibre social et économique s'est établi dans la commune.

Les courbes de nuptialité, natalité, mortalité, trahissent une mauvaise santé démographique, malgré un sursaut de dynamisme vers 1860-1870. La population parvient mal à se renouveler, en reconstituant ses classes les plus jeunes ; mais une légère immigration lui permet de se maintenir à un même niveau, et le nombre des agriculteurs reste sensiblement le même de 1830 à 1872. Enfin, par l'accroissement des surfaces réservées aux céréa-

les, on est parvenu à donner au village une capacité nourricière suffisante. Mais c'est là une situation bien incertaine. La commune présente des signes certains de vieillissement. Les trains de culture sont beaucoup trop modestes et la pauvreté touche la plus grande partie d'une population incapable de se défendre contre les coups du sort. Le phylloxera va bouleverser l'équilibre trop précaire, et le déclin de cet antique support qu'est la vigne va amener une modification des anciennes structures. Les transformations économiques, qu'il s'agisse du déclin des activités agricoles ou de l'apparition de l'industrie, sont à l'origine du visage actuel de Ceyzériat. Ce sont ces transformations qui sont étudiées dans la seconde partie.

Double d'une crise de mévente, le phylloxera transforme la viticulture, modifie les composantes de l'agriculture, et même le paysage rural. C'est le point de départ d'une évolution complète de l'économie rurale. L'élevage laitier, l'industrie fromagère deviennent désormais la seule source de revenu. Mais à côté, il faut encore tenir compte d'une petite polyculture. Alors que l'élevage est une activité spéculative, qui rapporte du numéraire par la vente du lait et du fromage, la culture est restée essentiellement nourricière et les récoltes sont consommées à l'intérieur même de la cellule rurale qui les a produites. Les surfaces fourragères ont remplacé partiellement les labours au fur et à mesure de l'exode rural, mais rien n'a remplacé la vigne et les friches couvrent près du quart de la commune. En réalité, depuis le phylloxera l'agriculture n'a cessé de perdre du terrain. Les surfaces labourées ont décliné sans arrêt depuis 1881. Les ceps ont lâché prise après 1914, au point de ne pratiquement plus exister. Enfin l'élevage, à partir de 1930, n'est plus que l'ombre de lui même.

Le véritable renouveau est venu de l'industrie, qui a pris en quelque sorte le relais. L'ouvrier a remplacé le vigneron et de nouvelles activités sont venues providentiellement occuper une population, que rien ne retenait dans son village natal. L'installation d'une fabrique d'échelles, d'une biscuiterie, d'une fabrique de peignes, de poupées, de sous-vêtements, a inévitablement contribué à retenir et même à attirer la population. Ces activités sont arrivées et ont progressé, à un moment où l'économie rurale était depuis longtemps en perte de vitesse. Mais Ceyzériat, après avoir vu son agriculture dépérir en l'espace de un siècle et demi, verra peut-être son industrie décliner à son tour. Les établissements sont aujourd'hui victimes d'un certain essoufflement dû à leur petite taille et à la concurrence.

La crise du phylloxera et l'installation d'industries nouvelles sont certainement les deux événements responsables des profonds changements qui, peu à peu, ont donné à la commune son visage actuel. Pour les étudier la troisième partie distingue ces deux phases essentielles que sont le déclin économique, d'une part, et le redressement qui a suivi, d'autre part.

Parmi les répercussions des transformations économiques de la commune, les changements démographiques survenus depuis 1870 environ sont certainement les plus importants. D'une manière générale l'étude de la démographie, au moment où le recul de la vigne se fait le plus ressentir, fait découvrir une commune qui se meurt. La population, dotée d'une mortalité excédentaire, ne se renouvelle plus, vieillit et s'asphyxie progressivement. Par contre, après la seconde Guerre mondiale, le village prend un nouveau visage, bénéficiant d'un véritable renouveau démographique. La population reconstitue normalement ses classes jeunes, et l'immigration renforce les éléments les plus actifs. Ainsi, l'évolution démographique est nettement séparée en deux phases. Cette division sensible se retrouve également dans les autres types de structures communales.

En ce qui concerne les fortunes, il a été impossible de les étudier après 1914. La crise du phylloxera a largement influé dans ce domaine, comme dans tous les autres d'ailleurs. L'augmentation du nombre de rentiers et de retraités traduit un certain enrichissement, mais aussi le vieillissement de la population. Les cultivateurs, moins nombreux, ont un peu plus de terre ; mais la propriété reste exigüe. Il ne s'agit là que d'indications : les recensements et les matrices cadastrales ont permis d'aborder ces sujets d'une manière plus précise.

L'évolution qui se produit, dès 1872-1880, dans les structures socio-professionnelles montre le constant

recul de l'agriculture, jusqu'à nos jours, et, au contraire, le progrès des activités industrielles, depuis la Seconde guerre mondiale surtout. En même temps, la société se transforme profondément : les ouvriers tiennent une place de plus en plus grande, à l'inverse des cultivateurs, et le cadre de la commune, sa proximité de Bourg, attirent, de plus en plus, une importante population. Ces modifications radicales n'ont pas manqué de se répercuter sur la propriété du sol.

La période de crise viticole a dégagé de vastes étendues de terres, rendues disponibles ; les paysans quittent le pays, les grandes familles traditionnelles abandonnent une partie de leurs biens. La grande propriété n'est plus souhaitée et le morcellement, exagéré depuis longtemps, s'accroît encore. Dans l'Entre-deux-Guerres, il semble que la situation ait peu changée. La terre a perdu considérablement de sa valeur. La bourgeoisie ne cherche plus à acquérir des vignes, qu'elle ne pourrait d'ailleurs pas faire cultiver. Les seuls intéressés sont encore les cultivateurs, qui peuvent chercher à s'agrandir. Mais c'est peu de chose, car ils sont de moins en moins nombreux.

Après la Seconde Guerre mondiale et, plus encore, à partir de 1960, Ceyzériat reprend un certain intérêt. Mais, on passe de la propriété d'exploitation à la propriété de résidence. Avec la disparition de la vigne comme principale culture, d'immenses espaces se trouvent ainsi libérés et les diverses entreprises industrielles sont les premières attirées par ces nouvelles possibilités. Cet intérêt est perçu par le public un peu plus tard, vers 1955. L'engouement pour le sol de Ceyzériat ne s'est pas encore démenti aujourd'hui. Le territoire est divisé en une multitude de petits lopins de terre, et se couvre de coquettes villas. De la propriété bourgeoise viticole, qui a sombré au début de notre siècle, on est passé à une propriété « urbaine », aux mains des habitants des villes, de Bourg en particulier.

En conclusion, cette évolution, qui a été suivie grâce à une masse considérable et diverse de documents s'est opérée lentement, mais d'une façon irréversible : du village de « cavets », Ceyzériat est devenu une petite ville aux allures de banlieue. C'est finalement le phylloxera qui revient le plus souvent en tant qu'élément d'explication des transformations de la société et de l'économie. Les crises de la vigne sont venues rompre l'équilibre précaire dont bénéficiait la commune. Dans un premier temps, l'élevage a véritablement sauvé le pays, qui perdait sa raison d'être avec le déclin de la vigne. Mais le dynamisme actuel de la commune ne peut nullement être attribué à cette transformation de l'économie rurale. L'installation de plusieurs établissements industriels a sans doute été très bénéfique, mais, aujourd'hui, on a l'impression que c'est aux influences bressanes, à celle de Bourg en particulier, que Ceyzériat doit son salut. Le développement économique et l'accroissement démographique de la capitale de la Bresse ont provoqué indirectement un regain d'intérêt pour l'emplacement et le sol de la commune. Celle-ci est avant tout résidentielle et tout porte à croire actuellement que le phénomène ira en s'accroissant

o o o o o o

Ouvrant la discussion, M. GARRIER tient à assurer M. Bernard BEREIZIAT du grand plaisir qu'il a éprouvé à la lecture d'un mémoire de fort volume, résultat d'un très long et très gros travail, fort bien présenté, remarquable par ce sens perpétuel du concret et de la vie qui l'anime, par sa grande lisibilité. Sans doute, peut-on faire à l'auteur et à son oeuvre des objections. Le plan bien conçu dans son ensemble, ne va pas sans une certaine lenteur, sans une accumulation parfois gênante, assaisonnée de répétitions. L'étude de la natalité et de la mortalité aurait gagné à être faite de façon plus profonde ; le calcul des revenus nets, par ailleurs, n'a pas été opéré, et l'analyse de leur distribution n'est pas même esquissée, de sorte que l'évolution des investissements locaux n'apparaît pas bien : aussi l'une des causes possibles du déclin viticole est-elle négligée.

De son côté, M. LEON est frappé par une certaine « surabondance » exclusive d'options indispensables et d'un choix plus soigneux des faits. Ainsi, trois tableaux successifs des structures socio-professionnelles nous sont fournis pour la période antérieure à 1872, et deux d'entre eux, au moins, se répètent ; les pyramides des âges sont trop nombreuses. Par ailleurs, les niveaux sociaux ne sont pas définis avec suffisamment de précision, et les

groupes restent médiocrement individualisés, aussi bien pour le XXe siècle que pour le XIXe. L'évolution des fortunes est plus qualitative que vraiment quantifiée; tandis que, pour les revenus - et M. LEON est sur ce point, d'accord avec M. GARRIER -, les résultats obtenus demeurent très théoriques. Enfin, les vues générales de M. BEREIZIAT sont assez étroites; la confrontation avec d'autres cas analogues est seulement esquissée, tandis que le grand problème que pose l'évolution de Ceyzeiriât, celui du contact de deux structures, voire de deux «civilisations», avec toutes ses implications morales, mentales, sociales, voire sociologiques, n'est pas suffisamment mis en relief.

Cependant, M. BEREIZIAT a offert à son Jury une étude fine et neuve, documentée et pertinente, toujours intelligente, sur la «mort» lente d'une zone rurale et sur sa conquête par la ville. Aussi, lui est-il accordé la Mention Très Bien, ainsi que les félicitations de ses juges.

=====